

## Expérience de l'espace et sentiment de la totalité

Wolfgang Kretschmer

Volume 20, Number 2 (116), March–April 1978

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60047ac>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

Kretschmer, W. (1978). Expérience de l'espace et sentiment de la totalité. *Liberté*, 20(2), 28–38.

## *Expérience de l'espace et sentiment de la totalité*

Depuis plusieurs années nous entendons dire ou lisons régulièrement que des hommes parcourent l'univers ou reviennent de l'espace. Cependant certains d'entre nous s'interrogent sur le sens d'expressions telles : aller dans l'espace ou revenir sur la terre. N'avons-nous pas appris à l'école que l'univers (comme ce terme le laisse entendre) englobe tout, et, en premier lieu, notre monde ? Avons-nous oublié que Copernic nous a ôté toute possibilité de croire en un lieu situé à l'extérieur de l'espace et que nous sommes par conséquent, où que nous soyons ou allions, dans l'univers ? Le voyage interplanétaire n'a rien ajouté à ce fait ; il l'a plutôt confirmé. La plupart des hommes cependant, certains parmi les plus illustres, ne tirent pas cette conclusion en apparence évidente mais, les deux pieds bien ancrés sur la terre, continuent à jeter un regard naïf vers le ciel. Tous les correspondants de la radio, des journaux et des revues spécialisées parlent en termes *mythiques* du plus grand succès de la technologie. Au lieu de se fonder sur les découvertes de la philosophie et de la physique, ils recourent à leur expérience subjective. Les journaux socialistes s'enivrent volontiers de termes tels que : univers, cosmos, firmament, c'est-à-dire de notions vagues tirées de la métaphysique et de la religion. L'ar-

chétype est plus tenace que le désir objectif de connaître. Une vérité remarquable se fait jour à travers l'aventure du vol : la science est en soi ésotérique. On peut la diffuser à volonté, elle n'est pas comprise. L'Europe n'a pas encore découvert Copernic. Cette constatation humiliante justifie une investigation.

Quelle conception de l'univers se cache derrière ces formules que l'on retrouve dans des commentaires par ailleurs enthousiasmés par le progrès scientifique ? Leurs rédacteurs supposent l'existence d'un « espace terrestre » que l'on quitterait pour pénétrer dans l'« espace céleste ». A ce point de vue l'espace terrestre constitue le véritable espace qui s'appuie sur l'« en soi » du terrain solide et garantit la sécurité et le contrôle. Par contre, si on peut atteindre l'espace (céleste), on ne peut le dominer. Celui-ci est conditionnel parce qu'il n'a pas de contenu et qu'il nous conduit, non sans susciter quelque effroi, au seuil du néant. Dans l'espace nous avons affaire à une réalité entièrement différente puisque nous avons quitté le sol et, qui plus est, la couche gazeuse qui entoure le globe. Mais la terre n'est pas perdue. Elle constitue toujours le centre de l'univers. Telle est la vision du monde sous-jacente aux propos de nos narrateurs scientifiques ou non scientifiques quand ils traitent des voyages dans l'« espace ». Cette vision des choses n'est pas récente. Elle existait déjà il y a des générations et reflète une expérience fondamentale, naïve et psychiquement déterminée, de l'existence. Cette expérience est mythique en ceci que le mythe est relié à une expérience non médiatisée ou, ce qui est aussi vrai, en ce que nos formes de perception sont déterminées *a priori* par les mythes.

Par contre, il faut tenir compte du fait qu'il est très difficile de comprendre Copernic ; sa découverte contredit directement notre expérience quotidienne. L'axiome des sciences naturelles proclamant *la relativité de la terre et de l'homme* de même que *l'équivalence de la réalité dans tout le cosmos* ne peut, en comparaison avec cette expérience, qu'être qualifiée d'indirecte, de dérivée. C'est aussi pour cette raison que la représentation mythique de l'univers se maintient avec une telle ténacité. Et quand bien même cet essai

paraîtrait dans tous les journaux du monde, cela n'aiderait pas plus que les cours donnés dans les écoles sur la supposée révolution copernicienne. Pour que celle-ci vienne s'ancre solidement dans notre sentiment vital, il faut utiliser une activité intellectuelle rarement disponible puisque deux obstacles nous bloquent le chemin, l'un d'ordre intellectuel, l'autre d'ordre psychologique. Le premier consiste en ceci que la notion d'espace débouche sur un sophisme. On n'acquiert la notion d'espace que par le biais des objets étendus, c'est-à-dire que lorsqu'on a au moins quatre points de référence. Mais cette notion ne peut par contre être atteinte que lorsqu'on transcende les objets. A un haut niveau d'abstraction nous découvrons cet espace qui est l'espace cosmique. Celui qui parle de « voyage dans l'espace » divague ; il ne peut distinguer objet spatial et espace sans objet, donc renonce à son pouvoir d'abstraction. L'autre obstacle, psychologique, est le suivant : on peut se plastronner plus facilement avec une description mythique qu'avec une description scientifique du cosmos. Il est beaucoup plus impressionnant de voler dans l'espace ou dans l'univers que d'avouer que nous nous trouvons toujours dans le même espace et que nous ne faisons que nous éloigner ou nous rapprocher d'une planète, la distance étant modifiée proportionnellement à la vitesse techniquement possible. Donc, tandis que l'on peut s'enorgueillir avec le mythe, la pensée scientifique relativisante nous induit à l'humilité. Comme celle-ci n'est pas aimée et que l'homme tient absolument à conquérir l'univers, comme on peut retirer des avantages politiques des conquêtes mythiques, on fera provisoirement abstraction de la révolution copernicienne.

Après avoir fait la connaissance de *l'après-mythe de l'espace* qui, non épuré et stérile, sillonne et camoufle la pensée scientifique, nous passerons à l'étude du *mythe authentique* permanent. Il est issu de la position de l'homme à la surface de la terre. Au-dessus de lui le ciel, sous lui le monde souterrain et entre les deux, le « monde ». Bien entendu il ne s'agit pas là de l'espace en tant que notion universelle mais plutôt de cet « espace » plein de signification dont nous faisons l'expérience à partir de la perception des objets qui

nous entourent. Le ciel symbolise une liberté démesurée, la terre une dépendance extrême. L'étendue horizontale constitue le champ, relié à ces deux dimensions, de l'expérience et de l'action. Dans le cours d'une vie normale cette relation ne pose aucune difficulté et n'a même pas besoin d'être consciente. Mais certaines situations suscitent une interrogation. Par exemple lorsqu'un homme lève les yeux vers un ciel nocturne et clair, ou qu'il observe le miroir d'une étendue liquide, ou encore, du sommet d'une montagne, qu'il scrute l'horizon ; il est alors tiré de ce lieu naïf où se déroule sa vie. Contemplatif il se perd dans les profondeurs. Et dans ce domaine on ne peut plus rien percevoir objectivement parce qu'il n'y a plus de distance par rapport à quoi que ce soit. On ne peut plus distinguer entre l'intérieur et l'extérieur. L'espace est aussi spirituel que physique, mais sous ces deux aspects il est à ce point subjectivé que celui qui regarde dans les profondeurs découvre l'aspect surhumain de son être. Il n'est pas question ici de mesurer l'espace ou d'en façonner une notion ; mais la relation spatiale de l'homme avec le monde apparaît avec toutes ses conséquences. L'espace ouvre la voie à l'universel, au tout. L'espace vide débouche donc sur la transcendance.

Cette dernière signification résonne plus ou moins clairement aussi lorsque tintent les mots « ciel » et « profondeur marine ». Nous ne sommes donc nulle part à l'abri du mythe de l'espace.

Même le savant pour lequel il n'y a au sens propre ni ciel ni terre, seulement une réalité objective qui se manifeste entre ces horizons frontières, même celui-ci est sollicité par ce mythe, et, fasciné, se voit continuellement dans l'obligation de le relativiser consciemment. Les dimensions fondamentales de l'existence, la profondeur et l'étendue qui, réunis, forment le tout, *l'univers au sens subjectif et objectif*, se révèlent donc à notre esprit par le mythe spatial.

Outre la contemplation de l'espace ouvert, il existe des situations où ce mythe domine la conscience avec encore plus d'insistance et d'évidence : dans les cas d'expérience de la profondeur subjective. Dans l'extase, plus particulièrement

dans les visions provoquées par les drogues (mais cela est aussi possible spontanément), l'homme peut s'imaginer voir la surface de la terre déroulée sous ses yeux comme un vaste tapis coloré, et pouvoir tout dominer ou du moins tout atteindre. Il existe des visions analogues de la voûte étoilée. Peuvent aussi entrer dans cette catégorie certaines expériences libératrices de solidarité fraternelle avec tous les humains ou d'unité de l'être. Plus que les expériences de nature perceptive, qu'il s'agisse d'apparitions optiques acoustiques ou autres, c'est le *sentiment de la totalité* qui importe ici, la certitude qu'il y a un tout et qu'on lui est relié. Seule l'intuition est habilitée à percevoir cette plénitude échappant à un intellect qui mesure, divise et dépend des expériences sensibles. On ne peut distinguer ici non plus entre le physique et le spirituel. L'ultime frontière existentielle dans le *cosmos intérieur* est atteinte. L'espace se manifeste donc tant dans l'observation non objective du lointain que dans la *vision intérieure* comme un problème irrationnel insoluble. Et si l'on veut comprendre la *relation* de l'homme avec l'étendue et la profondeur du monde, il faut résoudre ce problème.

On ne peut éliminer l'aspiration de l'homme au tout, à l'universel. Non seulement il cherche par là la sécurité, mais il manifeste aussi de cette façon sa tendance à prévoir et à contrôler. « A vrai dire mes connaissances sont limitées, mais j'aimerais tout savoir. » On pourrait décrire l'histoire de l'humanité en l'envisageant sous cet unique aspect. Comme le chemin vers l'universel *semble* devoir traverser l'espace à l'aide du mouvement, cet espace constitue la tentation toujours renouvelée, le cadre de l'aventure, comme le démontrent à différents niveaux les mythes de quêtes héroïques ou encore le vol d'Icare. La dimension humaine de l'espace ne se définit donc pas en termes d'unités de mesure, servant à évaluer par exemple la distance, ou de points de repère accessibles, mais plutôt en tenant compte du degré auquel nous avons atteint dans notre *approche de la totalité*. Notre problème peut alors être formulé de la façon suivante : comment définir le rapport entre l'espace physique, c'est-à-dire l'espace cosmique, et l'espace intérieur, c'est-à-dire la signification spatiale ?

Cette recherche ne peut être entreprise que si nous prenons en considération nos deux *modes de perception de l'espace*, c'est-à-dire non seulement la *vue* mais aussi le *mouvement*. Les mouvements sont des changements dans l'espace. Ils peuvent avoir des buts prévisibles ou être expérimentaux. Nous ne nous intéresserons ici qu'à ceux que l'homme accomplit lui-même et qui pour cette raison concernent sa relation avec l'espace, lui procurent une expérience spatiale. Les mouvements peuvent libérer ou contraindre. Ils sont reliés à une sensation particulière que nous désignerons selon le point de vue adopté par les termes *impression de mouvement* ou *sentiment de l'espace*. Pendant que le mouvement, vu de l'extérieur, emplit l'espace, intérieurement, le sentiment de la vie s'accroît ou diminue. Nous distinguons le mouvement libre et le mouvement rythmique, chacun possédant sa valeur spécifique en tant qu'expérience.

Si l'on prend en considération ces *situations limites* où l'homme tente d'atteindre de *très hautes vitesses* à l'aide de moyens techniques, il est facile de constater que dans la civilisation moderne les mouvements se vident de plus en plus de leur contenu humain. Et cela est aussi vrai des vols par avions géants que des vols cosmiques. L'homme ne participe plus directement au mouvement avec son corps, c'est-à-dire avec ses sens ; il en prend connaissance à l'aide d'instruments de mesure ou bien il suit, à travers un hublot, des images mouvantes, un peu comme au cinéma. Celui qui se laisse ainsi mouvoir de façon purement technique, et ce à quelque vitesse que ce soit, ne peut plus suivre le mouvement qu'intellectuellement. Il sait, par le truchement de ses instruments, qu'il vole à telle ou telle vitesse. Mais les points de référence sensibles à l'aide desquels nous prenons conscience du mouvement lui font défaut. Sa conscience de lui-même peut s'accroître du fait qu'il considère accomplir une mission importante et peut-être même dangereuse. Cependant, dans les cas de vitesse extrême et relativement constante, il n'est pas plus possible de faire l'expérience du mouvement que, les deux pieds sur terre, de sentir la rotation de celle-ci. Le cascadeur aérien et le parachutiste ont une perception beaucoup plus intense de la distance parcourue à une vitesse croissante.

Par contre, dans les vols très rapides et à haute altitude, la perception du mouvement est suspendue, et celle de l'espace ne peut plus s'accroître. Enfermé dans un étroit appareil volant, l'homme regarde au loin. Mais même s'il se suspend au fuselage extérieur de l'appareil, *la situation humaine fondamentale* ne se trouve pas modifiée : il continue à regarder au loin à partir d'un *sol*. La perspective de l'espace n'est pas accrue si je m'élève au-dessus de la terre, car j'ai toujours besoin d'une base où je puisse m'ancrer et le ciel incommensurable se trouve toujours au-devant ou au-dessus de moi.

Nous nous sommes donc heurtés à deux *illusions* typiques d'une conception naïve du progrès technique. La *première* consiste à croire que *l'espace s'est accru* et a annexé l'espace cosmique. Mais c'est une erreur. Car même si nous volons toujours plus vite et plus loin, notre perception intime de l'espace ne s'en trouve pas modifiée pour la bonne et simple raison que nous devons demeurer des hommes. Même dans une machine volante il nous faut regarder, comme par les siècles passés, à partir d'un terrain solide vers un horizon insondable. Notre perception n'atteint pas l'espace en soi mais des objets à l'intérieur d'un ordre spatial. Au lieu de divaguer sur le sentiment de l'espace du cosmonaute, il vaudrait mieux parler de son expérience de la solitude. La *seconde* illusion consiste à croire que l'homme *peut dominer* cet espace considérablement accru *du fait qu'il le parcourt*. Même s'il s'agit d'un exploit technique inouï, l'homme ne domine pas l'espace, il s'y déplace. Quelle que soit l'étendue qu'il laisse derrière lui, celle-ci n'a qu'une signification relative en considération de la « grandeur » de l'univers. Et où que l'homme se situe, il a toujours besoin d'une sorte de « terre » qui le soutient, et il lui est impossible de voir et de saisir dans l'espace plus que ce que lui permettent ses sens.

Pour surmonter ces contradictions nous devons admettre qu'il y a deux façons d'être dans l'espace ou de se déplacer dans celui-ci : une extérieure et l'autre intérieure.

Extérieurement, l'homme parcourt l'espace et observe des objets ; l'éloignement et la vitesse sont ici relatifs. Mais où qu'il soit, sur la terre ou sur la lune, et à quelque vitesse qu'il se déplace l'homme voit toujours confirmée sa propre petitesse, c'est-à-dire la limitation de son expérience spatio-temporelle. Et plus ce sentiment se fait accablant, plus il s'empresse d'augmenter les mouvements, d'agrandir l'espace et de le posséder. Mais le sage sait de tout temps que l'homme ne possède que ce qu'il a assimilé. Et il ne peut assimiler que ce qu'il a expérimenté. Goethe affirme avec raison que l'homme ne parvient à connaître que ce qu'il ressent. C'est le sens de l'expression : « L'émotion est tout ». Il est impossible à l'homme d'appréhender le cosmos avec ses sens, à plus forte raison de le dominer avec ses membres et ses outils. Emotionnellement cependant il peut avoir l'intuition de l'univers. C'est la seconde manière, intérieure, d'être dans le tout. Elle ne dépend pas d'une perception sensitive, ni du mouvement ou du point de vue mais est la manifestation d'un mode spontané d'appréhension. Il est évident que l'homme en tant qu'être naturel est englobé dans le grand tout cosmique objectif. Mais en tant qu'homme il ne participe au cosmos que de l'intérieur. Paradoxalement il lui est possible d'expérimenter l'« espace » le plus vaste au degré le plus infime d'extension. Par contre tout ce qui n'est pas directement éprouvé constitue essentiellement un processus mécanique qu'il faut intellectuellement reconstruire.

La vision intérieure de l'univers est de nos jours largement niée ou mise au ban. Elle réapparaît cependant toujours indirectement et de façon inavouée. L'homme civilisé moderne nie l'intériorité et, sans en être conscient, il se voit contraint, pour compenser, à mesurer, décrire et parcourir la totalité du cosmos extérieur. Le voyage interplanétaire a fait naître une situation limite dans le domaine religieux. Derrière le masque de l'exactitude scientifique et de l'efficacité technique, l'aspiration originelle de l'homme à l'universalité l'amène à observer et à diriger le monde avec toujours plus de précipitation et de cupidité. C'est cette nostalgie que nous retrouvons à la base du fait que même des hommes supérieurement intelligents ont tendance à décrire

les différents aspects du vol interplanétaire en se servant des formules enfantines et surannées rapportées plus haut. C'est comme si pour atteindre ce qui est fondamentalement différent ils voulaient faire sauter la prison de l'extériorité spatio-temporelle dans laquelle ils se sont eux-mêmes enfermés.

A la limite, le mouvement peut être mis au service de la connaissance et de la domination de l'univers. Ce but à vrai dire utopique est hautement séduisant. Dans la mesure où les déplacements sur une grande échelle accroissent notre expérience et ouvrent de nouveaux horizons à la technologie, ils remplissent des fonctions précises. Mais dans la mesure aussi où ces déplacements dépassent la capacité pour l'homme d'expérimenter, ils sont vidés de leur contenu, insensés et causes de leur propre absurdité. Ils sont spirituellement sans valeur parce que l'homme ne peut y participer directement. Avec ces *déplacements répétés* qui le conduisent toujours plus haut et plus loin, l'homme atteint des *buts extérieurs* ; mais intérieurement il en sort vide car il ne trouve pas cette totalité à laquelle il aspire et dans laquelle il se sentirait en sécurité. Il est semblable à une comète errante. Ces limites extérieures du mouvement enseignent de nouveau à l'homme que la valeur intrinsèque de son existence se situe *en lui* et non à l'extérieur, dans la vitesse et l'éloignement. Comme de tous temps, la *méditation*, l'*expérience*, personnelle ou mystique, peuvent l'aider à atteindre cette réalité ; le *mouvement rythmique* concentré peut aussi remplir cette fonction. Ces deux méthodes élargissent notre champ d'expérience, nous amènent à transcender notre individualité et favorisent notre réunion avec le tout. A proprement parler ce n'est pas celui qui parcourt de grandes étendues qui est dans l'*espace*, mais l'enfant sur la balançoire. Car le mouvement qui peut être perçu dans sa totalité élève l'homme intérieurement, l'amène à se dépasser et l'enrichit. Nous devons prendre le mouvement au sérieux en tant qu'expérience extérieure *et* intérieure. Ici se trouvent confirmées ces sages paroles de Schelling, le philosophe romantique : « En retournant au monde extérieur, l'homme a perdu le monde céleste ; par là il a retardé non seulement son propre progrès mais celui de la nature tout entière. »

C'est la perte du monde intérieur et de la grande idée de « Dasein » accessible par son intermédiaire que l'on entend ici par perte du monde céleste. Mais que le progrès de la nature doive être lui aussi ralenti de ce fait exige de plus amples explications. Schelling entend par là que la nature ne peut progresser qu'à l'aide de l'homme en ce sens que celui-ci la dépeint en se fondant sur sa propre vie intérieure. S'il cherche et utilise uniquement les lois du monde extérieur, les prétendues lois naturelles, la nature devient un désert.

La justesse de ces constatations nous est aujourd'hui plus évidente qu'à l'époque de Goethe. Il faut donc s'efforcer de découvrir la juste relation entre le monde extérieur et le monde intérieur.

Le problème de l'espace a été ravivé de telle façon par les vols spatiaux que l'homme n'est pas encore en mesure d'y faire face. Où les mots font défaut manquent aussi les notions. Dans la perplexité l'homme fait toujours appel au mythe, celui-ci constituant le réservoir permanent et inépuisable des perceptions intuitives. Mais du fait que pour acquérir une signification le mythe doit être mis au diapason de l'inventaire rationnellement acquis des connaissances extérieures, s'ensuit une confusion de notions qui n'est pas dépourvue de comique. Clarifier cette situation représente une tâche passablement difficile quoiqu'elle promette un grand enrichissement intellectuel. Il faut d'abord considérer qu'il n'est rien, dans les trois dimensions de l'espace, qui n'ait un lien avec l'intériorité. Ce n'est que si nous tenons compte de ce lien que nous savons de quoi nous parlons. Plus nous nous tournons vers « l'espace » et non vers « les espaces » comme dans la vie de tous les jours, plus nous nous dirigeons vers le spirituel et de là vers les horizons ultimes de l'existence. Il serait naïf de croire que les vérités de la religion peuvent être abrogées par les vols interplanétaires. Elles se trouvent au contraire renforcées du fait qu'elles transcendent les dimensions spatio-temporelles. Mais nous pouvons tirer une autre leçon de tout cela : ce que nous faisons dans le vaste monde, notre façon d'utiliser l'espace, nous ne pou-

vons que le déduire de l'intérieur. Si l'analyse rationnelle nous renseigne sur ce qui est vraisemblablement possible ou impossible, ce n'est que dans la sphère magico-mythique que l'on peut évaluer dans quelle mesure l'homme est capable de supporter ce possible. La raison peut servir d'intermédiaires entre les deux instances. L'espace nous soumet plus que jamais ses énigmes.

WOLFGANG KRETSCHMER

*(Traduit de l'allemand pour LIBERTÉ  
par Claude Godin)*